



Pape François. Un temps pour changer

Flammarion. Décembre 2020

Groupe de lecture (3) - Jeudi 11 mars 2021

Troisième chapitre - AGIR

Texte 1 – De grandes calamités réveillent la mémoire de l'unité originelle.

De temps en temps, cependant, de grandes calamités réveillent la mémoire de cette libération et de cette unité originelle. Les prophètes, qui ont cherché à rappeler au peuple ce qui compte vraiment, son premier amour, trouvent soudain un public avide. Les temps de tribulation offrent la possibilité de renverser ce qui opprime le peuple – tant à l'intérieur qu'à l'extérieur – et de commencer une nouvelle ère de liberté.

De telles calamités nous déstabilisent pour un temps, mais paradoxalement, elles peuvent permettre à un peuple de retrouver sa mémoire, et donc sa capacité d'agir, son équilibre. La crise a montré que nos peuples ne sont pas soumis à des forces aveugles, mais que, dans l'adversité, ils sont capables d'action. Ces calamités démasquent notre vulnérabilité commune et mettent à nu ces sécurités fausses et dérisoires autour desquelles nous avons organisé nos plans, nos routines et nos priorités. Elles révèlent notre négligence de ce qui nourrit et renforce la vie de la communauté, comme nous nous étions ratatinés dans nos bulles d'indifférence et de bien-être. Nous apprenons que, dans notre agitation et notre frustration, dans notre fascination pour les nouveautés, dans notre fièvre de reconnaissance noyée dans une activité frénétique, nous n'avons pas prêté attention à la souffrance qui nous entourait. Dans la manière dont ils répondent à cette souffrance, là est la véritable mesure de nos peuples.

Alors que nous nous éveillons à la mémoire de la dignité de notre peuple, nous commençons à saisir l'insuffisance d'une approche pragmatique qui a supplanté l'approche mythique, laquelle nous avait donné notre véritable mode de vie. Le peuple d'Israël dans le désert a préféré le pur pragmatisme d'un veau d'or à la liberté à laquelle le Seigneur l'appelait. De la même manière, on nous avait dit que la société n'était qu'un agrégat d'individus poursuivant chacun son propre intérêt, que l'unité d'un peuple n'était qu'une simple fable, que nous étions sans recours devant la puissance du marché et de l'Etat, et que le but de la vie était le profit et le pouvoir.

Mais maintenant, avec la tempête, nous voyons qu'il n'en est rien.

Nous ne devons pas laisser passer ce moment de clarification. Qu'on ne dise pas, dans les années à venir, qu'en réponse à la crise du coronavirus, nous n'avons pas su agir pour restaurer la dignité de nos peuples, retrouver notre mémoire et nous rappeler nos racines.

Texte 1bis – Le peuple : non un concept logique mais un « concept mythique ».

Un peuple n'est donc pas seulement la somme d'individus. Il n'est ni un concept logique ni une catégorie juridique, mais une réalité vivante qui est le fruit d'un principe d'intégration partagé. Tu peux essayer de décrire le peuple comme un concept, en termes de paradigme, pour tenter de définir où il commence ou finit, ou pour en imposer une définition juridique ou rationnelle. Et tu peux analyser un peuple particulier en fonction de sa culture ou de ses caractéristiques, pour essayer de nommer ce qui définit, disons, le peuple français ou américain. Mais en fin de compte, l'exercice est futile. Faire de ce peuple un sujet de recherche, c'est se mettre en dehors de lui et, ce faisant, perdre de vue ce qu'il est. Parce que le « peuple » n'est pas un concept logique, il ne peut vraiment être abordé que par l'intuition, en entrant dans son esprit, son cœur, son histoire et sa tradition.

Le peuple est une catégorie capable de générer une symphonie par déconnexion, d'harmoniser la différence tout en préservant le distinctif. Parler du peuple, c'est offrir un antidote à l'éternelle tentation de créer des élites, qu'elles soient intellectuelles, morales, religieuses, politiques, économiques ou culturelles. L'élitisme réduit et restreint les richesses que le Seigneur a placé sur la terre, les transformant en biens à exploiter plutôt qu'en dons à partager. Les élites finissent toujours de la même manière, en imposant leurs critères et en méprisant et excluant tous ceux qui ne se conforment pas à leur statut social, à leur stature morale ou à leur idéologie. Nous avons trop longtemps souffert de ces réductionnismes.

Parler d'un peuple, c'est faire appel à l'unité dans la diversité : *e pluribus unum*. Par exemple les douze tribus d'Israël ont été rassemblées en un seul peuple, harmonisé autour d'un acte commun (Deutéronome 26,5) sans pour autant renoncer aux caractéristiques distinctives de chacune. Le peuple assume les tensions inhérentes à tout groupement humain, mais sans avoir besoin de les résoudre par un élément prévalant sur les autres.

Je me rends compte qu'il n'est pas facile d'expliquer cette modalité de pensée, notamment parce que nous avons pris l'habitude de parler d'identité dans des catégories d'exclusion et de différenciation. C'est pourquoi je préfère utiliser le terme archétypal de « concept mythique », car il ouvre une manière différente de décrire la réalité, une manière qui nous permet de forger une identité qui n'est pas déterminée par l'exclusion, la différenciation et l'opposition dialectique, mais par une synthèse de potentialités que j'appelle débordement.

Texte 2 – L’Eglise, peuple de Dieu.

Jésus redonne sa dignité au peuple par des actes et des paroles qui accomplissent la proximité de Dieu. Le christianisme n’est pas avant tout un ensemble de doctrines et de principes moraux, bien qu’il les inclue. Il ne peut pas non plus être réduit à une vision morale, ni à telle ou telle tradition d’enseignement et de prière, bien qu’il en ait aussi. Ce n’est pas non plus un ensemble de préceptes, ni un code de loi, bien qu’il en contienne, encore une fois. Mais tout cela découle d’un événement et non d’une idée. Le christianisme commence dans la rencontre avec la personne de Jésus, une rencontre qui « donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive », comme aimait à le dire Benoit XVI.

Être chrétien, c’est donc appartenir à un peuple dont Dieu s’est approché, un peuple organisé en différentes nations et cultures, mais qui dépassent toutes les frontières de race et de langue. Le peuple de Dieu est une communauté au sein de la communauté plus large d’une nation, au service de la nation, qui contribue à façonner la conception que cette nation a d’elle-même, tout en respectant le rôle joué par les autres institutions culturelles religieuses. Mais si l’Eglise a un rôle particulier à jouer en temps de crise, c’est précisément pour rappeler au peuple son âme, sa nécessité de respecter le bien commun. C’est ce que Jésus a fait : il est venu pour renforcer et approfondir les liens d’appartenance : du peuple à Dieu, et des uns aux autres. C’est pourquoi celui qui compte le plus dans le Royaume de Dieu est celui qui se fait le plus petit, en servant les autres (Mt 20, 26-27), et surtout les pauvres.

L’Eglise est un peuple aux multiples visages, car elle exprime cette vérité d’innombrables façons, selon chaque culture. C’est pourquoi j’aime à penser que l’évangélisation doit toujours se faire dans le dialecte de chaque lieu, avec les mêmes mots et les mêmes sons qu’une grand-mère utilise pour chanter des berceuses à ses petits-enfants. L’Eglise est appelée à être le peuple de Dieu incarné dans une histoire, dans un lieu concret. En même temps, le peuple de Dieu et la mission de Jésus transcendent toutes les frontières de la culture et de la géographie. La mission de l’Eglise est dirigée vers le peuple de Dieu ; et pourtant une partie de sa tâche consiste à rappeler à une nation qu’il existe un bien commun de l’humanité qui surpasse celui de tout peuple particulier. Le tout est toujours plus grand que les parties, et l’unité doit transcender le conflit.

Texte 3 – La fraternité est une nouvelle frontière

Lorsqu'ils conçoivent l'individu exclusivement en relation avec l'Etat et le marché, comme un être radicalement autonome, les mouvements libéraux considèrent les institutions et les traditions avec suspicion. Pourtant il existe, souvent de manière cachée, un instinct – si l'on peut appeler cela ainsi – par lequel la plupart d'entre nous restent profondément attachés à la famille, à la communauté et à l'histoire de notre peuple. C'est dans les institutions médiatrices de la société – à commencer par la famille – plutôt que sur le marché que les gens trouvent un sens à leur vie, et qu'ils apprennent les dimensions de la confiance et de la solidarité. C'est pourquoi je suis préoccupé par un certain type de culture médiatique qui cherche à déraciner en particulier les plus jeunes de leurs traditions les plus riches, en les dépouillant de leur histoire, de leur culture et de leur héritage religieux. Une personne déracinée est très facile à dominer.

Les convictions religieuses et autres offrent un aperçu unique du monde ; elles sont sources de bien. Elles génèrent des convictions – de solidarité et de service – qui peuvent renforcer la société dans son ensemble. Dans le meilleur des cas, elles sont des lieux de réconciliation où les gens font l'expérience de ce que le marché ne pourra jamais leur donner : une valeur en tant que personnes, plutôt que leur seule valeur en tant qu'employés ou consommateurs.

Rassemblées dans le cadre de dialogues de type synodal que nous avons explorés dans la deuxième partie de ce livre, des personnes issues d'institutions différentes et de convictions diverses peuvent créer des harmonies surprenantes. Les désaccords de nature philosophique ou théologique – entre les confessions, ou entre les groupes laïques et les personnes de foi – ne sont pas des obstacles à l'union pour poursuivre les mêmes objectifs, tant que tous les participants partagent le souci du bien commun. Il est vrai que la rigidité et le fondamentalisme peuvent être présents dans certaines institutions ; mais celles-ci ne s'engagent généralement pas dans ce type de dialogue.

Texte 4 – La parabole du bon Samaritain.

Notre époque appelle une classe d'hommes politiques et de dirigeants qui s'inspirent de la parabole de Jésus sur le bon Samaritain, qui montre comment nous pouvons développer notre vie, notre vocation et notre mission. Souvent, ce que nous trouvons au fond de tout cela, c'est la question de la distance. Face à l'homme laissé sur le bord de la route, certains décident de continuer à marcher : éloignés de la situation, ils préfèrent ignorer les faits et continuer comme si de rien n'était.

C'est toujours le même problème : la pauvreté se cache sous la honte. Pour la voir, la comprendre et la ressentir, tu dois t'en approcher. On ne peut pas connaître la pauvreté de loin, il faut la toucher. La reconnaître et s'en approcher, c'est la première étape.

La deuxième consiste à réagir de manière pratique et immédiate, car un acte concret de miséricorde est toujours un acte de justice.

Mais une troisième étape est nécessaire, si nous ne voulons pas tomber dans le simple *welfarisme* : réfléchir à ces deux premières étapes et s'ouvrir aux réformes structurelles indispensables. Une politique authentique conçoit ces changements aux côtés, avec et par le biais de tous ceux qui sont concernés, dans le respect de leur culture et de leur dignité. Le seul moment où l'on peut regarder quelqu'un de haut, c'est lorsque nous lui tendons la main pour l'aider à se relever. Comme je l'ai dit un jour dans un entretien avec des religieux et des religieuses : « Le problème n'est pas de nourrir les pauvres, de vêtir les personnes nues ou de rendre visite aux malades, mais plutôt de reconnaître que les pauvres, les personnes nues, les malades, les prisonniers et les sans-abri ont la dignité de s'asseoir à notre table, de se sentir « chez eux » parmi nous, de se sentir membre d'une famille. C'est le signe que le Royaume des Cieux est parmi nous. »

Dans le monde post-Covid, ni le technocratisme managérial ni le populisme ne suffiront. Seule une politique enracinée dans le peuple, ouverte à l'organisation voulue par le peuple lui-même, pourra changer notre avenir.

Texte 5 – Les enfants à naître...

Beaucoup seront irrités d'entendre un pape revenir sur le sujet, mais je ne peux pas rester silencieux sur les 30 à 40 millions de vies à naître rejetées chaque année par l'avortement. Il est douloureux de voir comment, dans de nombreuses régions qui se considèrent comme développées, la pratique est souvent encouragée parce les enfants à naître sont handicapés ou non planifiés.

La vie humaine n'est jamais un fardeau. Elle exige que nous lui fassions de la place. Bien sûr l'arrivée d'une nouvelle vie humaine dans le besoin – qu'il s'agisse d'un enfant à naître dans le ventre de sa mère ou d'un migrant à notre frontière – remet en question et modifie nos priorités. Avec l'avortement comme avec la fermeture des frontières, nous refusons ce réajustement de nos priorités, sacrifiant des vies humaines pour défendre notre sécurité économique ou pour apaiser notre crainte que la parentalité ne bouleverse nos vies. L'avortement est une grave injustice. Il ne peut jamais être une expression légitime de l'autonomie et du pouvoir. Si notre autonomie exige la mort d'un autre, ce n'est rien d'autre qu'une cage de fer. Je me pose souvent ces deux questions : est-il juste d'éliminer une vie humaine pour résoudre un problème ? Est-il juste d'engager un assassin pour résoudre un problème ?

L'idéologie néodarwinienne de la survie du plus fort, sous-tendue par un marché sans entrave obsédé par le profit et la souveraineté individuelle, a pénétré notre culture et endurci nos cœurs. La croissance efficace du paradigme technocratique exige si souvent le sacrifice de vies innocentes : l'enfant abandonné dans la rue ; le travailleur juvénile de l'atelier clandestin qui voit rarement la lumière du jour ; l'ouvrier licencié parce que son entreprise a été dépouillée de ses actifs afin de générer des dividendes pour les actionnaires ; les réfugiés privés de la possibilité de travailler ; les personnes âgées abandonnées à leur sort dans les maisons de retraite sous-financées.

Mon prédécesseur saint Paul VI a mis en garde en 1968, dans son encyclique *Humanae Vitae*, contre la tentation de considérer la vie humaine comme un objet de plus sur lequel les puissants et les éduqués devraient exercer leur domination. Comme son message semble maintenant prophétique. De nos jours le diagnostic prénatal est couramment utilisé pour filtrer les personnes jugées faibles ou inférieures, tandis qu'à l'autre bout de la vie, l'euthanasie devient normale : soit ouvertement, par le biais des lois sur le suicide assisté dans certains pays ou Etats, soit secrètement, en négligeant les personnes âgées.

Il faut faire face aux causes profondes de cette érosion de la valeur de la vie. En excluant de l'élaboration des politiques publiques toute considération de bien commun, on finit par promouvoir l'autonomie individuelle à l'exclusion de toute autre valeur ou point de référence. Sans une vision de la société enracinée dans la dignité de tous les individus, la logique du marché sans entraves finit par transformer le don de la vie en un produit.

Texte 6 – Au nom du peuple... La « civilisation chrétienne ».

Au nom du peuple, le populisme refuse une participation juste de ceux qui appartiennent au peuple, laissant un groupe particulier s'arroger la véritable interprétation du sentiment populaire. Le peuple cesse d'être un peuple et devient une masse inerte manipulée par un parti ou un démagogue. Les dictatures commencent presque toujours de cette façon : elles sèment la peur dans le cœur des gens, puis proposent de les défendre contre l'objet de leur peur en échange de la confiscation du pouvoir de déterminer leur propre avenir.

Par exemple, un des fantasmes du nationalisme dans les pays à majorité chrétienne est de défendre la « civilisation chrétienne » contre des ennemis supposés, qu'il s'agisse de l'islam, des juifs, de l'Union européenne ou des Nations unies. Cette défense fait appel à ceux qui, souvent, ne sont plus religieux mais qui considèrent l'héritage de leur nation comme une sorte d'identité. Leurs craintes et leur perte d'identité ont augmenté alors que la fréquentation des églises a diminué.

La perte de la relation avec Dieu et la perte du sens de la fraternité universelle ont contribué à ce sentiment d'isolement et à la peur de l'avenir. Ainsi des personnes irréligieuses ou superficiellement religieuses votent pour des populistes afin de protéger leur identité religieuse, sans se soucier du fait que la peur et la haine de l'autre ne peuvent être conciliés avec l'Évangile.

Le cœur du christianisme est l'amour de Dieu pour tous les peuples et notre amour pour nos voisins, en particulier ceux qui sont dans le besoin. Rejeter un migrant en difficulté, quelle que soit sa croyance religieuse, par peur de diluer une culture « chrétienne », c'est déformer de manière grotesque à la fois le christianisme et la culture. La migration n'est pas une menace pour le christianisme, sauf dans l'esprit de ceux qui gagnent à prétendre qu'elle l'est. Défendre l'Évangile et ne pas accueillir les étrangers dans le besoin, ni affirmer leur humanité en tant qu'enfants de Dieu, c'est chercher à encourager une culture qui n'est chrétienne que de nom, vidée de tout ce qui la rend unique.